

LETTER NUMBER 187

1 1838-02-10

2

Loués soient J. M. J.

Cher frère

Je remercie le bon Dieu des graces qu'il a daigné répandre sur la maison de Melle et de la bénédiction qu'il a voulu accorder aux paroles que j'ai dites aux élèves. Je tacherai de me rendre à l'examen du mois de mars. Puissé-je être témoin encore de nouveaux succès !

L'aveu d'une faute est une réparation commencée. Allez un peu plus loin, mon frère, et achevez une bonne chose que la grace du Sauveur a commencé en vous. Réparez votre faute auprès de votre Supérieur, et Dieu touché de votre repentir, vous aidera à vous corriger de cette irascibilité qui vous a déjà causé tant de soupirs et de larmes. On ne doit, en effet, rien changer, de son autorité privée, à ce qui a été arrangé en commun. Vous en sentez mieux que d'autres la nécessité. Il y a cependant des cas, et le vôtre me paraît de ce nombre, où il vaut mieux modifier ce qui a été réglé, que de tenir envers et contre tous. Mais sans prétendre décider pour ou contre personne en cette affaire dont les circonstances me sont inconnues, je me borne à vous engager à ne rien garder sur le coeur, ni contre votre frère, ni contre votre supérieur. Ce que la précipitation lui a fait dire, est une faute, et il s'en accusera aussi à qui de droit; mais gardez vous de vous venger sur vous-même des erreurs d'autrui. Détestez devant Dieu, ce que vous avez dit contrairement à la stabilité, et tâchez de vous réconcilier avec Marie et Joseph. De ma part, vous savez qu'une telle pensée ne peut avoir été communiquée à personne. Je regarderais comme un malheur déplorable de devoir seulement m'occuper de l'hypothèse, d'une manière théorique, d'un semblable cas. Voyez donc ce que vous devez à Dieu, et vous trouverez qu'il faut se hâter de réparer ce que la passion peut vous avoir arraché. Quant à moi, je vous l'avoue franchement, je ne voudrais pas m'arrêter devant quelque humiliation, devant un Supérieur faillible comme moi; et je ne voudrais pas conserver une cause de peines et d'inquiétudes d'esprit, connaissant combien est facile le remède que la miséricorde divine, nous a donné. Allons, du courage, parlez à votre Supérieur et vous serez guéri; on n'y pensera plus que pour vous recommander à Dieu. Je vous donne ma bénédiction et je conjure notre bon Maître d'y ajouter l'onction de sa grace qui guérira les plaies de votre coeur. Vous savez de quel coeur partent ces paroles, c'est de celui d'un Père qui vous aime sincèrement et qui veut vous le prouver en toute circonstance.

10 février 1838.

C. G. V. C.

10 February 1838

Praised be J. M. J.

Dear Brother

I thank God for the graces he has deigned to bestow on the house of Melle and for the blessing he gave to the words I spoke to the pupils. I will try to get to the examinations in March. May I yet again be the witness of further success.

The admission of a fault is the beginning of reparation. Go a little further, my Brother, and finish the good work which the grace of the Saviour has begun in you. Make amends for your fault to your Superior, and God, moved by your repentance, will help you correct this quick temperedness which has already caused you so many sighs and tears. Nothing which has been organised in common can be changed on one's own authority. You understand better than the others the need for that. There are cases, nonetheless, and I am sure yours is one of them, where it is better to modify what has been laid down than to hold out against all opposition. But, without pretending to decide for or against anyone in this business, the circumstances of which are unknown to me, I am limiting myself to urging you to keep nothing in your heart, nothing against your Brother nor anything against your Superior. What he said in hastiness is a fault which he will acknowledge to the proper authority, but be careful not to take it into your own hands to avenge the mistakes of others. Before God detest whatever you have said to destroy stability and try to reconcile yourself to Mary and Joseph. For my part, you know that such a thought cannot have been communicated to anybody. I consider it an unfortunate mishap that in such cases I have to deal with the hypothetical in a theoretical way. Examine what you owe to God and you will find that you will have to hurry to repair that which passion has torn from you. As for me, I tell you frankly that I wouldn't stop at some humiliation, before a fallible Superior like myself; and I wouldn't want to hold on to a source of pain and anxiety of spirit, knowing what an easy remedy divine mercy has given us. Let us go forward with courage. Speak with your Superior and you will be healed; no more will be thought about the matter save to commend you to God. I give you my blessing and I beseech our good Master to add to it the unction of his

grace which will heal the wounds of your heart. You know the heart these words come from, it is that of a Father who loves you sincerely and who wants to prove it at every opportunity.

10 February 1838

C. G. V. C.